

Les paradoxes de la peur panique

Par Guillaume Dezecache

Comment réagissons-nous à la menace immédiate ? Une représentation tenace veut que ce soit de manière individualiste, chacun pour soi. L'étude de situations d'attentats révèle pourtant que l'exposition au danger peut favoriser la coopération et l'entraide.

Imaginez qu'un incendie ravage une boîte de nuit, ou qu'un nombre conséquent de personnes soient convaincues que le feu a pris dans le bâtiment (la rumeur peut suffire). Les issues de secours sont limitées ; disons qu'il n'y en a qu'une seule et qu'elle se compose d'une double porte. 1000 personnes (soit le double de la quantité maximale autorisée) doivent et veulent sortir. Cette situation fut celle des personnes venues s'amuser au Cocoanut Grove à Boston (États-Unis) le soir du 28 Novembre 1942. L'exemple est rapporté par Anthony Mawson dans *Mass Panic and Social Attachment*, p. 163¹. Au Cocoanut Grove à Boston, le feu s'était propagé très vite. Au total, près de 500 personnes y ont perdu la vie, et on estime que la plupart d'entre elles auraient pu y échapper si les issues avaient été plus propices à une évacuation. Au lieu de cela, les victimes se sont bousculées et piétinées devant les portes de sortie trop exiguës, rendant bientôt la sortie impraticable. Anthony Mawson parle même d'un amas de corps qui s'élevait jusqu'à bloquer l'issue de secours entière.

Un scénario similaire a peut-être suivi les attentats commis dans l'enceinte du Bataclan, le 13 novembre 2015, au Pulse à Orlando le 12 juin 2016 (États-Unis) ou plus récemment au Reina à Istanbul (Turquie), le soir du réveillon. Confronté à des assaillants prêts à tout, un large groupe d'individus doit chercher à se protéger. Dans ces nombreux cas, les mêmes questions se posent à celui qui s'intéresse en psychologue social ou en éthologue à la description des comportements individuels et collectifs en situation de danger : quelle est la probabilité que la queue ordonnée qui permet d'ordinaire l'évacuation se transforme en un piétinement généralisé ? Quelle est la probabilité que les participants, d'abord calmes et

¹ Anthony R. Mawson, *Mass Panic and Social Attachment: The Dynamics of Human Behavior*, Ashgate Publishing, Ltd., 2012.

enchantés par la soirée qu'ils sont venus passer et la musique sur laquelle ils sont venus danser, cèdent à la peur extrême ? En somme, quelle est la probabilité que le lien social s'effondre et que chacun en vienne à se représenter autrui comme un obstacle à sa propre évacuation ? La représentation classique et intuitive est qu'en de telles situations la foule céderait invariablement à la panique. Or, comme nous allons le voir, cette représentation est largement discréditée par les travaux les plus récents sur les situations de désastres².

La panique de foule : une représentation tenace

Dans une étude récente, John Drury et de ses collègues ont sondé les intuitions de divers groupes de personnes (public général et professionnels de la sécurité) sur le comportement de la foule en situation de désastre³. Les résultats montrèrent que le public général se représente en effet la foule céder à une « panique de masse » : en situation d'urgence, les personnes exagèreraient la menace, se laisseraient guider par leurs instincts et leurs émotions, et se conduiraient de manière égoïste en cherchant avant tout à se sauver soi-même.

La notion de panique semble ainsi centrale dans la description de telles situations. Elle se caractérise par deux traits essentiels : elle est instinctive et incontrôlable ; et elle conduit l'agent à adopter un comportement individualiste et potentiellement antisocial.

D'où nous vient cette représentation de la « panique collective » et de son caractère profondément antisocial ? Anthony Mawson la fait remonter à Hobbes et à sa conception de la nature humaine. Selon cette conception, l'individu humain, lorsqu'il est libéré de la contrainte sociale, agit pour assouvir ses désirs, y compris au détriment du bien-être et de la survie de ses congénères. Placé en situation de danger, l'individu serait en particulier exclusivement ou essentiellement intéressé par sa propre survie.

L'autre figure ayant sans conteste contribué à populariser l'image d'une foule incontrôlable et prise de panique est Gustave Le Bon⁴. Sa psychologie des foules a exercé une influence non négligeable, non seulement sur les sciences sociales, pour qui la foule devient longtemps une sorte d'*elephant man*, « pathologique » et « monstrueuse » selon les mots de

² Pour une revue de la littérature, voir Guillaume Dezecache, « Human Collective Reactions to Threat », *Wiley Interdisciplinary Reviews: Cognitive Science*, vol. 6, n° 3, 2015, p. 209-19.

³ John Drury, David Novelli, et Clifford Stott, « Psychological Disaster Myths in the Perception and Management of Mass Emergencies », *Journal of Applied Social Psychology*, vol. 43, n° 11, 2013, p. 2259-70.

⁴ Gustave Le Bon, *Psychologie des foules*, Paris, Alcan, 1895. Les lecteurs intéressés par une généalogie du concept de foule sont invités à se référer à l'excellent texte de Vincent Rubio, *La foule : un mythe républicain ?* Paris, Vuibert, 2008.

Steve Reicher⁵, mais aussi, sur les pensées militaires française et états-unienne⁶, avant de redevenir un objet d'étude des sciences sociales et de la psychologie⁷. Aux États-Unis, dans les années 1910 et jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, les leçons de Le Bon devaient permettre d'éviter la propagation de la panique chez les soldats sur le champ de bataille, qui risquait de les mener directement dans les tranchées ennemies, prêts à se faire tuer. Nul besoin d'un danger effectif pour provoquer la panique : elle pouvait selon Le Bon être déclenchée par la simple croyance du danger imminent, sous l'effet de la contagion des émotions.

On retrouve l'influence de Le Bon dans certains des premiers tests expérimentaux de la panique collective en laboratoire. On pense notamment aux travaux de Mintz (voir encadré) et à son article sur le comportement collectif « non adaptatif »⁸. S'ils s'en inspirent, les travaux de Mintz tendent à contredire la thèse de Le Bon, selon laquelle ce sont la suggestion et la contagion d'émotions extrêmes qui sont essentielles dans les paniques de foule. Mintz montre en effet que l'émotion intense n'est pas nécessaire à la panique collective, et que celle-ci est largement causée par la façon dont les participants conçoivent la situation. S'ils coopèrent (c'est-à-dire si chacun suspend son intérêt individuel immédiat pour un bien qui profitera à chacun un peu plus tard), l'évacuation pourrait être assurée. Au contraire, si l'individu perçoit que la coopération sera difficile (par exemple, s'il voit que certaines personnes se conduisent égoïstement), il se conduira de manière individualiste, abandonnant la perspective d'une conduite collective coopérative et cherchant à accéder à la sortie au détriment de ses voisins.

L'influence de Le Bon sur la psychologie sociale américaine des années 1940-1950 a sans doute achevé d'ancrer dans l'esprit des publics universitaires et non universitaires l'idée selon laquelle, en situation de danger immédiat, les personnes cèderaient à la panique collective et adopteraient des comportements individualistes. Cette représentation peut paraître raisonnable : en quelque sorte, la situation d'individus enfermés dans un théâtre en feu ou confrontés à un groupe terroriste est analogue à celle dans laquelle se trouve un prisonnier exposé au dilemme éponyme⁹. Dans des situations d'urgence, deux suites d'actions sont proposées au participant : soit il cherche à s'échapper, soit il attend son tour. Si les autres participants veulent aussi s'échapper, la plupart resteront bloqués ou risquent d'être blessés ou de périr. La situation optimale consiste pour chacun à attendre son tour, mais comment la confiance mutuelle peut-elle s'établir entre les participants ? Le choix le plus rationnel pourrait donc être celui de se précipiter vers les issues de secours.

⁵ Stephen Reicher, « The Psychology of Crowd Dynamics », in *Blackwell Handbook of Social Psychology: Group Processes*, 2001, p. 182–208. Voir aussi sa puissante intervention dans la conférence *Collective Emotions* organisée à l'Institut d'Études Avancées à Paris en avril 2016.

⁶ Joseph W. Bendersky, « "Panic": The Impact of Le Bon's Crowd Psychology on U.S. Military Thought », *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 43, n° 3, 2007, p. 257–83.

⁷ Stephen Reicher, « "The Crowd" Century: Reconciling Practical Success with Theoretical Failure », *British Journal of Social Psychology*, vol. 35, n° 4, 1996, p. 535–553; et S. Reicher, « The Psychology of Crowd Dynamics », art. cité.

⁸ Alexander Mintz, « Non Adaptive Group Behavior », *The Journal of Abnormal and Social Psychology*, vol. 46, n° 2, 1951, p. 150.

⁹ Roger Brown, *Social Psychology*, New York, Free Press, 1965.

Les expériences de Mintz sur le comportement collectif non-adaptatif (1951)

Pour étayer son hypothèse du caractère contingent de l'émotion dans la panique collective, Mintz a produit un nombre important d'expériences avec des groupes d'une quinzaine de participants. Ceux-ci devaient extraire un cône d'aluminium d'une bouteille en verre à l'aide d'une ficelle dans un temps limité. Un seul cône pouvait sortir à la fois. Quand les participants cherchaient à extraire les deux cônes en même temps, un bouchon se formait au goulot de la bouteille. L'eau la remplissait, simulant la progression du feu. Dans l'une des situations expérimentales, la situation était définie comme une compétition entre les participants : en extrayant leur propre cône, les participants recevaient de l'argent. Si leur cône était noyé ou mouillé, ils en perdaient. La récompense et la perte étaient très faibles, précisément pour s'assurer que la situation ne soit pas source d'angoisse et d'émotion extrême chez les participants. Sur la plupart des expériences conduites (avec des variantes introduites dans certaines d'entre elles), des bouchons se formaient et la majorité des cônes restaient dans la bouteille au terme de la procédure. Dans les expériences de contrôle (sans récompense ni amende – dans certaines d'entre elles, l'expérience était décrite comme une situation de « coopération »), aucun bouchon ne se formait, et la plupart des cônes pouvaient être extraits, dans des temps parfois réduits par rapport aux expériences test. Ces résultats laissèrent penser que l'émotion n'est pas nécessaire et que c'est la perception de la situation qui prime, conduisant les participants à s'engager dans des conduites individualistes ou coopératives.

Cependant la plausibilité de ces différentes représentations a trop souvent été vérifiée par des moyens non empiriques ou non scientifiques. En particulier, les travaux de Le Bon reposent sur des anecdotes et des cas historiques. Plus récemment, et sous l'influence d'Enrico Quarantelli¹⁰, de nombreux travaux de recherche ont permis de documenter plusieurs scènes de désastre. Ces études offrent une image plutôt étonnante de ce qu'il advient de la socialité en situation de danger.

World Trade Center, Métro et bus de Londres : ce que nous enseigne l'étude des situations d'attentats

De nombreux travaux ont montré qu'en réalité les situations de danger, même lorsqu'elles sont perçues comme mortelles, ne mènent pas forcément à la panique individuelle, et rarement à la panique collective. Des situations de danger aussi graves que les attentats semblent au contraire marquées par la manifestation d'attitudes sociales. C'est notamment ce

¹⁰ Enrico L. Quarantelli, « The Nature and Conditions of Panic », *American Journal of Sociology*, 1954, p. 267-75.

qu'indique une étude de Rita F. Fahy et Guylène Proulx¹¹ à partir des témoignages de victimes des attentats du 11 septembre 2001. Analysant des témoignages recueillis par les médias de survivants des deux tours du World Trade Center, ces chercheuses ont notamment pu identifier la situation physique des interviewés (l'endroit où ils se trouvaient au moment de l'impact des avions), leur perception de l'événement et sa temporalité (y compris l'effondrement des deux tours et l'évacuation), leur évaluation de l'urgence de la situation et leur représentation de la situation et du comportement d'autrui. La représentation de la situation pouvait être « basse » (les personnes ne comprenaient pas bien les raisons de l'évacuation), « modérée » (pour celles qui estimaient qu'il s'agissait d'une situation d'urgence) ou « haute » (les participants avaient alors compris qu'il s'agissait d'une attaque terroriste ou qu'un avion avait percuté la tour où ils se trouvaient). Le comportement d'autrui était qualifié, lui, de « calme », « nerveux », « paniqué » ou « aidant ».

L'évacuation de la plupart des témoins fut menée dans des conditions difficiles (une bonne partie d'entre eux rapportent avoir pu être gênés par des débris ou de la fumée), parfois en raison de la présence des autres victimes. Les issues des secours étaient en effet bondées et la moitié des témoins environ ont indiqué que cela freinait leur évacuation. La plupart d'entre eux avaient une connaissance au moins modérée de la situation. Alors qu'on aurait pu s'attendre à une panique collective, les comptes rendus des rescapés de la tour n°1 décrivent en général les autres victimes comme « calmes » et « ordonnées ». Près d'un cinquième des témoignages mentionnent aussi que les autres étaient « aidants » – un constat apparemment plus fréquent dans le cas de la tour n°1.

Ces témoignages font écho aux célèbres photographies prises lors de l'évacuation des tours par John Labriola, sur lesquelles les gens qui descendent les escaliers apparaissent en effet calmes et disciplinés et à d'autres récits de rescapés, tel celui du Français Bruno Dellinger, qui travaillait au 47^e étage de la tour n°1¹². Dans un *chat* organisé avec des internautes dans le cadre du 5^e anniversaire du 11-Septembre, il explique aussi que, bien qu'ayant compris qu'un avion avait percuté la tour, il « n'avait pas le sens du danger ». Les autres non plus : « alors qu'il y avait toutes les raisons d'être effrayé au cours de la descente, tout le monde était calme ». L'explication de Bruno Dellinger invoque un « réflexe de défense », sorte de mécanisme psychologique qui neutraliserait en quelque sorte les images les plus violentes pour aider les victimes à « fonctionner ». Point de « panique » donc, mais une sorte de calme, qui pourrait tenir à une impossibilité d'imaginer la portée de ce qui est en train de se passer (en l'espèce, imaginer que les tours puissent s'effondrer). Pas non plus d'individualisme forcé : l'une des premières réactions de Bruno Dellinger consiste à rassurer ses employés, comme pour jouer son rôle jusqu'au bout. Et dans son livre *World Trade Center, 47^e étage*, il raconte aussi comment la foule qui descend à un rythme irrégulier les escaliers

¹¹ Rita F. Fahy et Guylène Proulx, *Analysis of Published Accounts of the World Trade Center Evacuation*, US Department of Commerce, Technology Administration, National Institute of Standards and Technology, 2005.

¹² Bruno Dellinger, *World Trade Center, 47^e étage*, Paris, J'ai Lu, 2004.

discute « de tout et de rien », « des dossiers en cours et des résultats sportifs »¹³ (2006, p. 20-21).

On pourrait croire que le 11-Septembre est un cas à part. Mais cette étude et ces témoignages sont corroborés par d'autres travaux qui suggèrent une fréquence importante (en tout cas, existante) des réactions sociales en cas d'attentat. C'est en particulier le cas de l'enquête de John Drury et de ses collègues sur les attentats du 7 juillet 2005 ayant frappé les transports publics londoniens (trois rames de métro et un bus)¹⁴. Les chercheurs ont compilé des interviews de survivants et de témoins directs des explosions publiés dans les journaux et sur internet, et interrogé eux-mêmes des survivants, puis recherché dans ces témoignages les mentions de comportements égoïstes ou individualistes, les références à un sentiment d'unité avec les autres personnes prises dans la même situation et, là encore, le niveau de perception du danger. Les résultats de cette étude montrent que le comportement des personnes sur le lieu des explosions a été majoritairement perçu comme « calme » et « ordonné », notamment lorsque ces personnes s'en trouvaient très proches. De nombreux témoignages font état de l'aide que s'apportent mutuellement les victimes, se rassurant les unes les autres, sortant des survivants des décombres, se soutenant pour permettre l'évacuation, apportant de l'eau, etc. Les comportements égoïstes, au contraire, paraissent rares, et de portée limitée, alors que la théorie de la panique de masse voudrait qu'ils soient la norme. Dans leur grande majorité, ces témoignages attestent pourtant d'une sensation de peur importante (malgré le calme apparent) et de la conscience aiguë de la possibilité de mourir.

Maintien du rapport social face au danger immédiat

Pour quelles raisons, en dépit de la connaissance de ce qu'ils risquent, les individus en danger de mort ne cèderaient-ils donc pas à la panique ? Pourquoi feraient-ils ainsi preuve de tendances sociales ? Une première explication pourrait être que, la plupart des temps, il est difficile de se rendre pleinement compte de la gravité d'une situation, même si, rétrospectivement, les rescapés peuvent penser qu'ils en avaient tout à fait conscience. Dans de nombreux travaux expérimentaux (notamment dans certains rapports rassemblés par Johnson¹⁵, on constate que certains participants ne réagissent pas ou peu à une situation de danger parce que celle-ci leur paraît incongrue. Pensez à votre dernier exercice d'alarme incendie dans votre établissement professionnel...

Un deuxième type d'explication, qui prend « au sérieux » la perception des participants au moment de l'événement fait l'hypothèse qu'en situation d'urgence, les normes sociales ne

¹³ B. Dellinger, *World Trade Center, 47^e étage*, op. cit., p. 20-21.

¹⁴ John Drury, Chris Cocking, et Steve Reicher, « The Nature of Collective Resilience: Survivor Reactions to the 2005 London Bombings », *International Journal of Mass Emergencies and Disasters*, vol. 27, n° 1, 2009, p. 66-95.

¹⁵ Norris R. Johnson, « Fire in a Crowded Theater: a Descriptive Investigation of the Emergence of Panic », *International Journal of Mass Emergencies and Disasters*, vol. 6, n° 1, 1988, p. 7-26.

disparaissent pas complètement¹⁶. Par exemple, le respect des personnes physiquement plus faibles continue de structurer le comportement. En ce sens, les situations d'urgence sont soumises aux codes sociaux qui prévalent d'ordinaire. Cela est très clair dans le témoignage de Bruno Dellinger sur l'évacuation du World Trade Center, déjà évoqué plus haut : malgré le danger, il ordonne à ses employés de sortir. Sa situation hiérarchique semble maintenue et même renforcée, dans une situation qui, pourtant, pourrait appeler la suspension des normes usuelles.

Une troisième explication, avancée par Anthony Mawson¹⁷, suggère que face à une menace, l'individu tente de réduire sa « nervosité » (*arousal*) en maintenant le contact avec autrui. De fait, alors qu'on pense la panique comme un comportement antisocial, elle peut au contraire nous tourner vers les autres. Se rapprocher de l'autre, ou maintenir le contact avec lui, constituerait l'une des réponses spontanées à la menace. Dans une interview au magazine, l'un des membres du groupe Eagles of Death Metal qui jouait le soir du 13 novembre 2015 au Bataclan suggère que certaines personnes auraient perdu la vie car elles refusaient de quitter leurs amis et se seraient ainsi exposées au danger pour les protéger. Ce témoignage va dans le sens de l'explication d'Anthony Mawson : la fuite individualiste serait perçue comme moins réconfortante que le fait de rester avec autrui, surtout si cet autre est un individu familier. Le désir de rester avec des personnes qui nous sont familières peut considérablement ralentir les évacuations et mettre en péril les victimes de désastres ou d'attentats. Il s'agit là d'un puissant contre-argument pour qui souhaite soutenir une théorie de la panique collective : comment expliquer que la panique se fasse « panique d'affiliation » (selon les mots d'Anthony Mawson) alors que la peur devrait normalement pousser les individus vers une fuite effrénée ?

Enfin, une quatrième explication, proposée par John Drury et ses collègues¹⁸, consiste à dire que le sentiment d'un « destin commun » chez les personnes exposées à la menace favoriserait chez elles l'émergence d'une identité sociale commune¹⁹. Lorsqu'une situation frappe un groupe d'inconnus, la perception d'un risque commun éveillerait un sentiment d'unité et ferait émerger un sens de l'identité sociale qui réinstalle des normes de comportement (les actes d'altruisme notamment) dont les proches sont d'ordinaire les bénéficiaires privilégiés.

Pour autant, les études empiriques sur lesquelles ces explications reposent souffrent de certaines limites.

¹⁶ Norris R. Johnson, « Panic at "The Who Concert Stampede": An Empirical Assessment », *Social Problems*, 1987, p. 362–373.

¹⁷ A. Mawson, *Mass Panic and Social Attachment*, *op. cit.*

¹⁸ J. Drury, C. Cocking, et S. Reicher, « Everyone for Themselves? A comparative Study of Crowd Solidarity among Emergency Survivors », *British Journal of Social Psychology*, vol. 48, n° 3, 2009, p. 487–506.

¹⁹ Ce modèle de la « résilience collective » dépasse celui d'Anthony Mawson en ce qu'il comprend les normes de comportement comme déterminées par la façon dont les individus se conçoivent eux-mêmes socialement, en fonction de la situation dans laquelle ils se trouvent.

Des données limitées

En premier lieu, ces résultats proviennent de témoignages *a posteriori*, recueillis parfois immédiatement après l'événement, parfois assez longtemps après. Or il est possible qu'après un certain temps, les participants cherchent à réduire l'incongruité de la situation qu'ils ont vécue en lui redonnant du sens, ce qui pourrait expliquer qu'ils y projettent une image différente d'autrui, et parfois d'eux-mêmes. On pourrait aussi imaginer une tendance inverse, mais dans tous les cas, il reste que nous avons affaire à la perception qu'ont les rescapés de ce qu'ils ont vécu, pas au contenu même de ce qui s'est effectivement passé dans les tours du World Trade Center, les tunnels du métro londonien, ou ailleurs. Il s'agit là d'une limite commune aux enquêtes s'appuyant sur des témoignages.

Plus largement, faute de données, la distribution temporelle des réponses individualistes et sociales est encore mal appréhendée : les tendances sociales sont-elles une réponse immédiate à la menace ou suppose-t-elles d'avoir d'abord gagné le sentiment d'une certaine sécurité pour soi ? Difficile de répondre à ces questions sans une étude éthologique des réactions primaires au danger, c'est-à-dire une méthodologie qui s'affranchirait au maximum du rapport verbal pour accéder aux commandes motrices primaires en situation de menace directe. Le développement de la vidéo-surveillance pourrait ainsi permettre de mieux comprendre la dynamique des réactions individuelles et collectives au danger immédiat. D'aucuns pourraient arguer qu'accéder aux commandes motrices mêmes ne suffirait encore pas pour comprendre la dynamique motivationnelle des réponses sociales : sont-elles des cas de coopération (qui servent autrui mais également l'acteur) ou des cas de pur altruisme (qui sont sans bénéfice immédiat pour l'agent) ? Dégager un accès peut être perçu comme un acte pour autrui mais peut également obéir à une logique parfaitement individualiste d'un point de vue motivationnel : après tout, si un objet bloque, il bloque d'abord l'individu qui va le débloquer.

Ainsi, il n'est pas évident que la véritable opposition sur laquelle il faille se concentrer joue entre des motivations « sociales » et un instinct individualiste de « préservation de soi ». Mieux vaut sans doute partir du principe que face à une menace, les individus disposent d'un répertoire d'actions (limité par la nature du danger, la distance de la menace et leur condition physique) qui leur permettent de survivre (s'ils perçoivent l'évacuation comme possible). Ce répertoire comprend des actes sociaux et non sociaux. Parmi les actes sociaux, certains sont directement instrumentaux (c'est-à-dire qu'ils permettent d'obtenir un gain pour l'agent), d'autres pas. Cette typologie n'a pas de connotation morale. De la sorte, on parvient à mieux comprendre ce qui rend le comportement humain individuel collectivement adaptatif dans des situations où un grand nombre d'individus doivent parvenir à se synchroniser sans avoir le temps de communiquer clairement leurs intentions.

Une recherche en cours : les rescapés du Bataclan

Ces travaux se heurtent à une dernière limite : selon la menace (par exemple, un groupe d'hommes armés ou un incendie) les réactions collectives peuvent être très différentes. Un attentat à main armée, comme celui du Bataclan ou des terrasses le 13 novembre 2015 à Paris, présente des caractéristiques situationnelles notables. En premier lieu, l'événement est soudain : alors qu'on peut voir progresser un incendie, l'ouverture du feu par des armes met tout le monde (ou presque) en situation de danger immédiat. En second lieu, la préparation à l'événement est relativement faible (en dépit des consignes maintenant placardées dans certains lieux publics et des premiers exercices de préparation) : alors que nous nous soumettons à des exercices d'évacuation pour les incendies de manière récurrente, rien de tel n'existait jusqu'à récemment pour l'intrusion d'un groupe armé dans une salle de spectacle. Finalement, l'endroit est clos, et les stratégies d'évacuation classiques peuvent être vaines après qu'une partie des personnes sont sorties. Chacun doit ainsi reconstruire un abri là où sa course se termine, en composant avec autrui et avec les éléments du décor qu'il trouve ici et là.

Pour ces raisons, mes collègues et moi-même avons entrepris d'interroger des rescapés de l'attaque du 13 novembre 2015 au Bataclan, au cours de l'été et l'automne 2016. Les participants ont été recrutés via une association de victimes des attentats du 13-Novembre. Pendant des entretiens d'une durée libre, oscillant généralement entre une heure et demie et deux heures, nous leur avons demandé de nous raconter leur Bataclan : où ils se trouvaient dans la salle, avec qui ils étaient, ce qui les avait amenés à assister à ce concert des Eagles of Death Metal, ce qui les unissait aussi aux autres membres du public. Afin de mieux saisir la nature des réactions immédiates aux coups de feu, nous avons pris soin de structurer notre questionnaire en trois étapes : nous partions du moment où la personne interrogée percevait un danger, dont la nature semblait encore inconnue, jusqu'au moment où elle trouvait une solution pour « s'en sortir », en passant par celui (éventuel) de l'identification du danger à une attaque terroriste. En leur demandant de se situer et de situer leurs amis sur un schéma de la salle du Bataclan, d'y placer également les terroristes qu'ils avaient alors identifiés, nous avons cherché à en savoir plus sur la façon dont la configuration spatiale et temporelle de l'événement a pu affecter une variété de comportements : celui de la personne, dont l'esprit et le corps sont mobilisés pour l'évacuation, et son rapport à autrui, en tant qu'être de chair et membre du public, ce groupe social *de facto*, mais aussi en tant qu'individu qui peut en même temps être un obstacle physique dans la fuite et un compagnon de naufrage.

Cette étude doit ainsi permettre d'éprouver l'hypothèse selon laquelle, dans ces situations singulières, ce sont moins des motivations individualistes et sociales qui s'opposent, qu'une reconfiguration profonde des stratégies sociales et non sociales qui s'opère en vue de permettre la survie. En d'autres termes, l'individu, essentiellement porté par un besoin de réconfort et de sécurité, adopte des stratégies qui impliquent ou non l'autre, en fonction de la distance de la menace, de celle de ses proches et de celle de la sortie. En ce sens, autrui peut

constituer une gêne ; il peut également devenir l'être le plus précieux qui soit dans un monde ébranlé.

Conclusion

Les représentations de la panique collective sont anciennes et bien ancrées, et il peut encore sembler naturel à la plupart d'entre nous aujourd'hui que l'exposition à un danger immédiat provoque une forme de compétition pour la survie. Une telle représentation ne reflète pourtant pas ce qui se passe réellement en situation de danger immédiat. Cela étant dit, les réactions immédiates au danger sont encore mal connues, et leur motivation psychologique reste difficile à saisir. Le laboratoire constituant un environnement artificiel, c'est peut-être d'une approche éthologique des situations de danger que l'on peut espérer une meilleure identification de la distribution temporelle des différentes actions en réponse au danger²⁰.

Publié dans lavedesidees.fr, le 16 mai 2017.

²⁰ L'auteur souhaite remercier G r me Truc pour son aide précieuse dans la production de ce texte, Juliette Roussin et Nicolas Duvoux pour leur relecture attentive et leurs propositions de corrections, Oph lia Deroy, Hugo Mercier, Johan Saelens, John Drury et Anthony Mawson pour les nombreuses discussions qui ont donné lieu aux idées développées dans cet essai, Philippe Nuss, Jean-Rémy Martin, Cédric Tessier, Victor Pitron et Julie Gr zes pour leur engagement dans l'étude avec les rescapés du Bataclan, Sandra Laugier, Federico Zemborain, et le comité CNRS Attentats-Recherche pour leur soutien intellectuel, administratif et financier.